

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

BRACELETS A RESSORTS.

CÉLÉNIE était tout en larmes sur son canapé. « Il est parti, disait-elle, et je ne le reverrai plus ! la Morée est si loin ! les Turcs sont si méchants ! les odalisques si belles !... Je le sens, il ne me restera de lui que mille souvenirs, mille regrets... et puis cela, » continua-t-elle, en portant à ses

lèvres quelque objet que je ne pouvais distinguer, mais que je croyais deviner. Connaissant tout le bien que la pitié et l'indulgence font éprouver à ces peines que peuvent seules comprendre la jeunesse ou l'imagination, je pris la main de Célénie : « Pauvre petite femme, lui dis-je, pourquoi, par une cruelle prévision, ajouter tant d'amertume à tes pleurs ! n'as-tu pas, pour soutenir tes espérances, ses promesses ! pour t'offrir des consolations, ce talisman qui paraît tant te plaire !... un portrait... une boucle de cheveux, sans doute ? — Ni l'un, ni l'autre, dit Célénie, en ne pouvant s'empêcher de sourire ; je n'aurais pas voulu lui demander ce que d'autres femmes peuvent lui avoir déjà demandé ou lui demanderont peut-être un jour ; il me fallait quelque chose qui fût plus original, qui ressemblât davantage à un sacrifice. Des portraits ! on peut en faire faire mille ; des boucles de cheveux ! on peut en couper cent : cela ne coûte rien ; mais des moustaches ! on n'en a qu'une ! on ne peut la diviser, et c'est justement ce que je voulais obtenir. Je les demandai au moment du dernier adieu : on commença par me les refuser ; mais je pris les ciseaux ; je promis de n'effleurer que la superficie... Je tins parole d'abord, puis après j'enlevai un peu plus, puis j'ôtai le courage de se fâcher... J'ôtai encore davantage : bientôt tout un côté tomba sous ma main... on fut forcé de m'accorder l'autre... et les voilà, continua Célénie en reprenant ses lamentations pleines de folie et de tristesse. Maintenant, savez-vous où je vais les placer ? dans ce bracelet d'une invention charmante ! Sous ce camée qui représente une Pallas antique, voyez le ressort ingénieux qui dérobe aux regards indiscrets l'objet qui ne doit être connu que de vous, que vous voulez posséder seule... » Célénie disait vrai : son bracelet recélait un secret artistement dissimulé ; elle y déposa le gage de ses derniers souvenirs, et lorsque, le soir, elle en para son joli bras, plusieurs antiquaires vinrent admirer la tête sévère de sa Pallas, et elle reçut plus d'un compliment sur le choix d'un ornement qui, disait-on, semblait être le symbole de toutes les vertus qu'elle possédait.

— Maintenant, oserons-nous faire l'éloge de ces dangereux bracelets, dont il faut admirer l'élégance et le travail, et n'aurons-nous pas suffisamment rempli notre tâche, en an-

nonçant qu'à l'approche de la nouvelle année, il s'en trouvera, dans les choix les plus parfaits, chez plusieurs bijoutiers de la capitale?

— Un autre bijou charmant est un petit médaillon en émail bleu, entouré de perles fines; dans le centre du médaillon, sur une losange d'émail, on fait peindre une fleur ou les traits d'un enfant, ce qui est d'une grâce et d'un aspect délicieux.

— Les vitchouras paraissent devoir être très-bien portés cet hiver; sur quelques-uns, la fourrure ne se trouve que sous la doublure, et laisse tout au plus passer un petit passepoil. Sur d'autres, de larges bandes de fourrure ornent le tour extérieur; on y adapte des manches tellement larges, que les femmes s'en servent comme d'une espèce de manchon.

— On voit quelques manteaux en cachemire brodés en soie plate, ouattés et doublés en satin. Nous en avons remarqué un très-élégant, en cachemire rouge, entouré d'une guirlande brodée en soie noire, ayant trois pélerines, de larges manches grecques retombantes, et entièrement doublé de velours noir.

— Une douillette en satin couleur oiseau de paradis, entourée de deux rouleaux de martre, et portée avec un chapeau de velours noir, orné de deux oiseaux de paradis, faisait un costume très-élégant.

— Une robe en satin violette de Parme, jupon plissé, corsage en guimpe, uni et lacé derrière, garni d'un chinchilla d'un tiers de hauteur, et pélerine pareille, étoient également de très-bon goût.

— Pour costume de bal, une robe de crêpe arcéopane bleu, brodée en soie blanche au-dessus du biais, corsage à la grecque, manches courtes, ceinture de satin blanc, nouée par devant sur le côté gauche, fixant un bouquet de fleurs bleues et blanches, et ayant des bouts qui tombaient jusqu'aux genoux.

— Une robe de gaze lisse rose, ayant, au-dessus du large ourlet, cinq petits rouleaux en satin; corsage de satin rose, fait à la *Marie Stuart*, et ayant tout le bas de la taille entouré d'une petite blonde; manches courtes en crêpe lisse, rayées par des petits rouleaux de satin semblables à ceux

du bas du jupon, et terminées par une petite manchette de blonde.

— Robe en gaze marabout, garnie de trois rangées de satin blanc découpées en pointes garnies de blondes, et retombant comme des volans. La même garniture en satin, placée autour de la poitrine, retombait tout autour sur le corsage avec beaucoup de grâce.

— Dans les bals et soirées de cet hiver, on verra de petits corsages en velours noir, portés sur des robes en crêpe blanc ou d'autres couleurs; toutes nos femmes à jolies tournures savent comme cette mode leur sied bien.

LE SCHEIKH DE SCUTTARI.

(SUITE.)

Jahia s'empessa de rejoindre le scheikh qu'il trouva à la place où il l'avait laissé. Après avoir traversé ensemble quelques rues, ils s'arrêtèrent devant une grille magnifique ouvrant sur un jardin, qui les conduisit devant un palais qui avait plutôt l'aspect de la demeure d'un souverain que de la résidence d'un particulier. Les appartemens intérieurs étaient décorés avec un luxe si éblouissant, que les sens du jeune Turc en furent troublés; le vieillard s'apercevant de son émotion le rassura avec bonté. « Aie en moi, lui dit-il, une entière confiance; ne t'ai-je point déclaré que tu avais gagné mon cœur? le ciel m'envoie en toi un fils: sois mon compagnon fidèle pendant le peu de jours qui me restent à compter, et après moi tu seras l'héritier des richesses qui frappent tes yeux. » En achevant ces mots il passa dans une autre pièce et revint bientôt après revêtu d'une robe de soie brodée en or et chargée d'autant de pierreries que pouvait en posséder le sultan lui-même.

Il introduisit alors Jahia dans la salle du banquet, où un souper servi avec toute la recherche orientale les attendait; de jeunes esclaves ravissantes de beauté les servirent, et remplirent des coupes d'or avec les vins les plus exquis.

« Ne pense pas, dit le scheikh, que je me rende coupable d'un mauvais exemple, mais puisque tes lèvres ont déjà trempé dans ce nectar réprouvé, qu'au moins elles savourent



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Berret de velours orné de plumes. Robe de toile de Smyrne brodée. Des
magasins de la Belle Anglaise. rue de la Paix N^o 20.

toutes les jouissances du péché. » Il fit alors tant d'instances, que Jahia vida à plusieurs reprises les coupes qui lui étaient offertes. Le scheikh voyant que ses esprits étaient échauffés au plus haut point, ordonna à ses esclaves d'exécuter leurs chants et leurs danses ; puis, montrant à Jahia les beautés qui l'entouraient : « Choisis, lui dit-il, parmi ces esclaves ; celle que tu préféreras est à toi. » Jahia tourna alors ses regards vers une jeune fille qui s'était constamment tenue à ses côtés. « Je te loue de ton goût, ajouta le scheikh : Meimouné est une Circassienne d'un grand prix ; je te la donne, et avec elle cinq mille sequins. » Alors il se retira, laissant avec le jeune homme ravi sa séduisante compagne.

Aussitôt qu'il se fut éloigné : « Insensé, dit Meimouné avec un profond soupir, prépare-toi à la mort ; avant peu tu auras vu le ciel pour la dernière fois. » A ces mots, Jahia passa de l'excès du bonheur à celui de l'effroi. « Dès l'instant que je t'ai vu, ajouta Meimouné, mon cœur s'est intéressé à toi ; je te sauverai ou nous mourrons ensemble. Promets-moi seulement de ne pas m'abandonner si je parviens à te rendre la liberté. Ce vieillard est un monstre de perversité, qui compose ses jouissances des plus exécrables atrocités ; tu ne peux lui échapper que par l'obéissance la plus aveugle dans tout ce que je te prescrirai. Il va bientôt reparaitre, fais semblant de dormir ; garde-toi bien de répondre à ses questions et à celles qu'il me forcerait à te faire ! »

Ces mots étaient à peine achevés que le pacha entra, s'approcha du lit de Jahia, et l'appela à plusieurs reprises. N'obtenant point de réponse il ordonna à Meimouné de le réveiller ; elle parut faire tous ses efforts pour obéir, mais elle assura qu'elle ne pouvait y parvenir. « C'est bien, dit le vieillard, prends ces cordes et attache-le sur le lit. J'ai maintenant quinze prisonniers ; les plus grandes précautions sont nécessaires : si celui-ci parvenait à s'échapper, ta tête m'en répondrait. »

Le scheikh sortit. Meimouné prenant Jahia par la main, le fit entrer dans un couloir obscur ; arrivés près d'une petite fenêtre pratiquée dans le mur. « Regarde, lui dit-elle, voilà le sort qui t'attendait si tu avais dit un seul mot. » Jahia aperçut dans un affreux cachot quatorze hommes enchaînés. Dans ce moment, le jeune esclave qui portait la lanterne du

scheikh lorsque Jahia le rencontra, parut parmi les prisonniers ; il s'approcha de l'un d'eux et l'emmena avec lui.

Meimouné avertit alors Jahia qu'il fallait rentrer dans la chambre. Ils y étaient à peine, que le scheikh y arriva, revêtu de son costume de nuit. Il appela Meimouné et lui annonça d'une voix terrible qu'il était tems de renfermer Jahia dans le cachot ; mais l'esclave répéta qu'il paraissait tombé dans une espèce de léthargie dont il lui était impossible de le tirer. Le scheikh fit alors un signe : le jeune homme dont nous avons parlé entra suivi du prisonnier qu'il avait été choisir, et, tirant un poignard de son sein, il égorga l'infortuné aux pieds du vieillard qui recueillit, avec une joie atroce, son sang dans une coupe ; il y mêla ensuite du vin, et après avoir savouré avec délices cet horrible breuvage, il tomba sur un sofa où il ne tarda pas à être enseveli dans un profond sommeil.

Meimouné conduisit alors Jahia vers une croisée qui donnait sur le jardin : « Élance-toi sur les branches de ce grenadier, lui dit-elle, et attends-moi au pied de cet arbre. » Elle y parut en effet bientôt, portant sous le bras une caisse, et tenant une clef, avec laquelle elle se hâta d'ouvrir une porte du jardin ; sans perdre un instant, ils coururent s'embarquer pour Constantinople, où ils dénoncèrent l'infâme scheikh, dont la tête vint, quelques jours après, décorer la porte du sérail.

Jahia se hâta de récompenser Meimouné en l'épousant ; il lui dut non-seulement la vie, mais encore une immense fortune ; car la caisse qu'elle avait emportée renfermait les diamans du harem du scheikh.

MÉLANGES.

— On ne saurait impunément posséder un talent qui menace d'éclipser tous les rivaux. M^{lle} Taglioni en est la preuve. On raconte plusieurs anecdotes de coulisse qui prouvent tout le soin qu'apportent certaines danseuses à l'empêcher de paraître ; à la dernière représentation des *Filets de Vulcain*, une des premières artistes de la danse n'a pas seulement refusé de lui laisser jouer un rôle, mais elle s'est même opposée à ce que l'on dansât le pas où M^{lle} Taglioni avait fait tant de plaisir. On parle aussi d'un chanteur qui ne veut point

jouer, quand sa femme ne danse pas : toutes ces petites rébellions sont tolérées et ne peuvent que se multiplier par l'indulgence. Nous avons rendu plusieurs fois justice à l'administration de l'Opéra, et nous voyons avec peine qu'elle soit parfois si peu énergique.

— M. Béraud, qui a cueilli les lauriers du mélodrame à la Porte-Saint-Martin, à la Gaité, à Franconi, a voulu tenter la Comédie-Française. Cet essai n'a pas été fort heureux. *La Duchesse et le Page*, comédie en trois actes et en prose de cet auteur, n'a eu qu'un succès contesté, malgré les efforts réunis de M^{lle} Mars et de Firmin.

— Il y a des tartufes de religion, de mœurs, de patriotisme, de tout ce qui est vénérable et sacré parmi les hommes. Déjà le théâtre en a livré plusieurs à la vengeance du public. Molière a pour jamais flétri les hypocrites de religion ; Shéridan et son traducteur Chéron ont dévoilé les tartufes de mœurs. Le vaudeville, qui depuis quelques années a agrandi son domaine, devait s'emparer de ce travers. C'est ce que vient de faire M. Scribe aidé de M. Varner ; *les Moralistes*, joués au Gymnase, sont fort amusans, et, s'ils n'excitent pas toujours le mépris qui devrait s'attacher à eux, du moins sont-ils faits pour égayer long-tems le public.

— Encore des cuisiniers ! N'avons-nous pas assez de tout ce qui a été fait pour eux. Chansons, épigrammes, brochures, vaudevilles, tout s'est occupé des cuisiniers depuis plusieurs années. Cependant le théâtre de la rue de Chartres a cru que ce sujet n'était point épuisé. *Les Cuisiniers Diplomates* ont été sifflés à la première représentation ; on avait trouvé leurs ragoûts un peu fades et leurs sauces trop longues. Ils ont mieux réussi quand on les a servis la seconde fois.

— Mardi prochain, les Variétés donneront une représentation au bénéfice de Vernet. Le choix des pièces et la réunion des meilleurs acteurs de Paris promettent une soirée fort amusante.

ANNONCES.

— **CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉÂTRE INDIEN**, traduits de l'original sanskrit en anglais, par M. H. Wilson, secrétaire de la Société asiatique du Bengale, et de l'anglais en français, par M. A. Langlois, membre de la Société Asiatique, auteur des *Monumens littéraires de l'Inde*, accompagnés de notes et d'éclaircissemens, et suivis

d'une table alphabétique des noms propres et des termes relatifs à la mythologie et aux usages de l'Inde, avec leurs explications. Deux forts vol. in-8°, pap. fin satiné : 15 fr. papier vélin : 24 fr. Chez Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, n° 47 bis. — Les *Chefs-d'œuvre du Théâtre Indien* joignent, à l'intérêt de la nouveauté, celui de compositions régulières ayant un plan bien tracé, et réunissant, avec la pompe du style le plus élevé, les situations les plus pathétiques, les sentimens les plus nobles. Nous ne pouvons mieux faire l'éloge des *Chefs-d'œuvre du Théâtre Indien*, qu'en renvoyant nos lecteurs à l'analyse d'un de ces drames intitulé *Malati et Madhava*, insérée dans le *Journal des Débats* (voir les Numéros des 11 et 18 courant).

Nous espérons revenir sur cette importante publication.

— **CHANGEMENT DE DOMICILE.** Nous annonçons que M^{me} HUSSON C*** vient de transférer sa dernière demeure de la rue Meslay, n° 30, à celle *St-Marc-Feydeau*, n° 15, où elle continue de vendre son *EAU dite PHÉNOMÈNE*, pour nourrir et fortifier la racine des cheveux, arrêter leur chute, les faire croître et épaissir, les préserver de se décolorer même dans l'âge le plus avancé. Cette *Eau*, dont l'effet est si salutaire, est due à feu le savant pharmacien M. *Husson C****, aux lumières duquel nous devons encore le *Spécifique Phénix*, si réputé depuis quinze ans, tant en France que dans les pays les plus éloignés, pour calmer de suite et faire fondre entièrement les cors, oignons et durillons, sans les sentir nullement : *aussi ce Phénix est-il le seul autorisé par Son Exc. le Ministre de l'Intérieur*. Le pot se vend 3 fr. Le flacon de l'*Eau Phénomène*, 5 fr. et la demi-douteille 5 fr. Les moindres envois sont d'une demi-douzaine, et l'on ne reçoit que les lettres affranchies. Il reste un Dépôt rue Meslay, n° 30.

— M^{me} STEINER, M^{se} Ouvrière en robes, corsets, etc., a l'honneur de prévenir les dames que, de plus en plus jalouse de mériter leur confiance, et encouragée par le succès croissant de ses ouvrages, ses ateliers sont toujours *rue St-Martin*, n° 68. Elle fait des envois en province et à l'étranger.

— Les personnes affectées de la migraine, du tic douloureux, ou de toute autre maladie nerveuse, peuvent être certaines d'obtenir leur parfaite guérison, en faisant usage des *Pilules Anti-Céphalalgiques*, qui se trouvent toujours chez M. Blayn, pharmacien, rue du Marché Saint-Honoré, n° 7, ou des Jacobins. Deux ou trois boîtes suffisent.

— On désirerait traiter d'un *Fonds de Marchand de Nouveautés* du premier ordre : on donnerait toutes les sûretés désirables ; s'adresser chez M. Vernois, notaire, rue J.-J. Rousseau, n° 20.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, chez GABRIEL DUFOUR et C^e, libraires, sur le Rokin,
A Londres, chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la planche 600.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.